

Zeitschrift: Journal forestier suisse : organe de la Société Forestière Suisse
Band: 95 (1944)
Heft: 7

Artikel: Après les surexploitations : problèmes cultureux
Autor: Bornand, Jules
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-784887>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

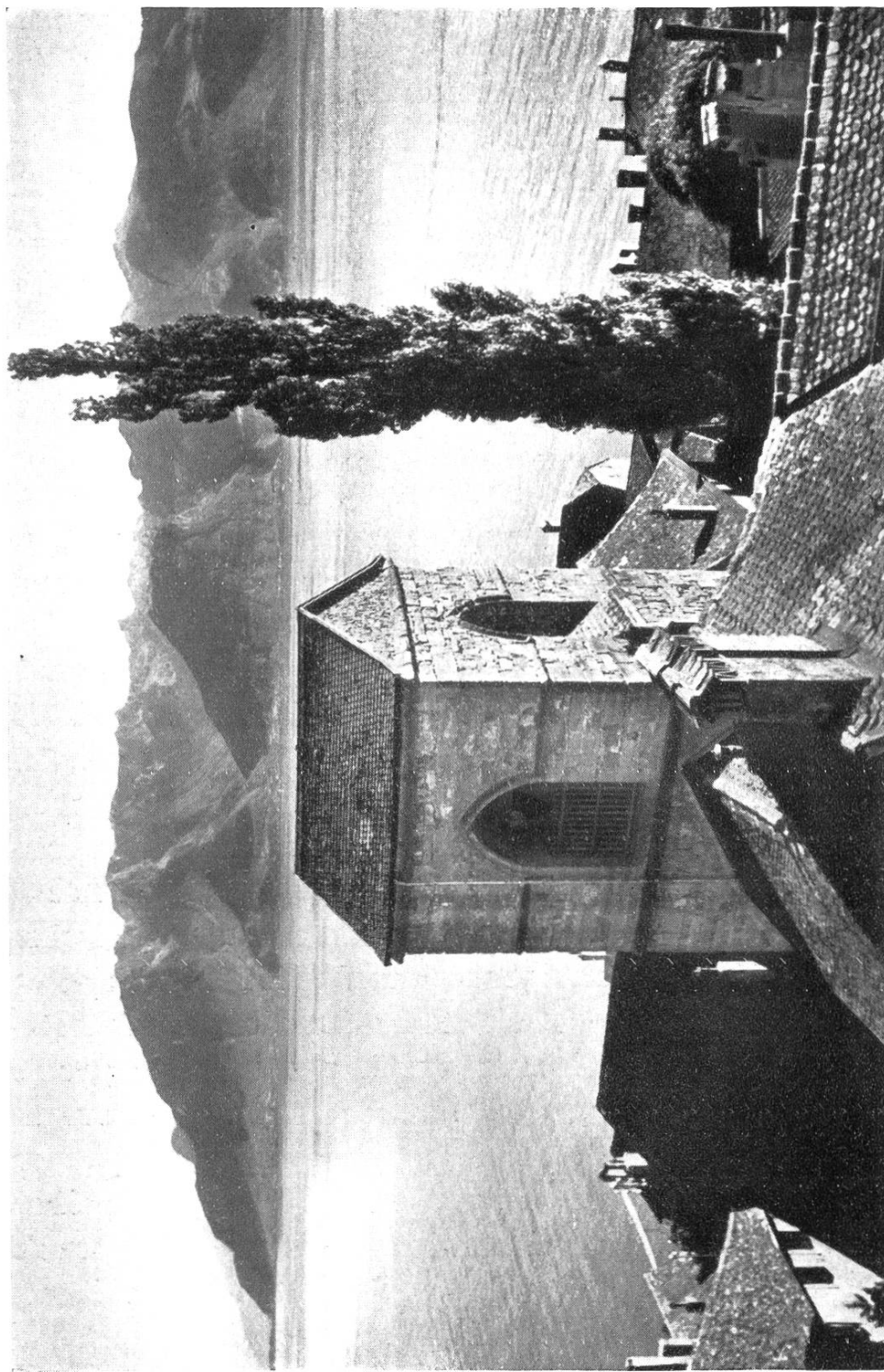
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LE PEUPLIER DE ST-SAPHORIN (CANTON DE VAUD).

JOURNAL FORESTIER SUISSE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ FORESTIÈRE SUISSE

95^{me} ANNÉE

JUILLET 1944

N° 7

Après les surexploitations - Problèmes cultureux

L'arrêt des surexploitations, obligatoires et légalisées, et le retour à une existence qu'on espère pouvoir qualifier de normale, nous mettent dans l'obligation d'étudier dès maintenant les voies et moyens propres à redonner, le plus rapidement et le mieux possible, à la forêt suisse son capital ligneux d'avant guerre.

Car, cinq années de surexploitation, à 150 % ou à 200 % des possibilités, ont causé un très sensible déchet dans le volume sur pied de nos boisés. Si ces derniers doivent — en raison des circonstances néfastes et imprévisibles qui ont dicté aux organes dirigeants de l'économie de guerre les mesures extraordinaires que nous subissons — suppléer encore quelque temps à la carence des importations de combustibles minéraux, nous devons envisager une capitalisation qui s'étendra sur une période certainement très longue et d'une envergure considérable. Les chiffres énoncés par Monsieur Grivaz, chef du Service des forêts du canton de Vaud, dans son article paru au cahier n° 4 de cette année, nous en donnent une idée très nette.

Il est inutile de penser à violenter la nature et à obtenir cette reconstitution de nos boisés dans un temps record. Nous sommes liés par des lois biologiques immuables, qui limitent l'accroissement et le développement des arbres forestiers. Mais ce que nous pouvons faire, c'est de chercher à agir de la façon la plus intelligente possible, dans le but de revigorer nos forêts. Nous devons profiter de l'occasion qui nous est, non seulement offerte, mais imposée, pour tendre vers cette réalisation par l'application de principes cultureux, actuellement presque au point, et basés sur les expériences acquises durant les dernières décennies.

Des erreurs ont certainement été commises par les générations de sylviculteurs qui nous ont précédés, erreurs commises de bonne foi, nous en sommes convaincu, dans le but de doter les massifs forestiers d'essences à grand rendement et à prix élevés, mais ils

ne se sont pas rendu compte des exigences de celles-ci quant aux sols, de nature si diverse, sur lesquels elles étaient appelées à croître. Nous en citons comme preuve les surfaces étendues sur lesquelles l'épicéa a été utilisé comme essence unique, à la suite de cataclysmes tels que le cyclone de 1879, par exemple, où l'on ne s'est inquiété ni de l'altitude, ni de la composition des sols.

Des erreurs ont été commises également par des sylviculteurs de la génération actuelle, convenons-en sans fausse honte, qui ont purement et simplement continué l'œuvre de nos devanciers dans la carrière, et qui ne se sont pas suffisamment inspirés du facteur « terrain » dans le choix des essences et dans la manière de traiter les peuplements.

Nous voulons bien croire que, dans la grande majorité des cas, les surexploitations de ces dernières années n'ont revêtu que la forme d'une éclaircie intensifiée des massifs, et qu'à de rares occasions seulement la coupe rase a été appliquée pour la réalisation de boisés très vieux et déperissants. Mais il y a toutefois un appauvrissement du matériel sur pied, tant en volume qu'en nombre des tiges, qui amènera forcément une diminution de l'accroissement et par conséquent aussi une diminution des possibilités d'exploitation. Une sérieuse compression de ces dernières sera d'une nécessité absolue pendant le temps indispensable au rétablissement du volume normal. Il faudra que le propriétaire forestier consente à cette compression, faute de quoi son capital ligneux restera en permanence dans la situation précaire dans laquelle l'ont mise les surexploitations.

Les restrictions dans les exploitations ne seront pas suffisantes. Il sera nécessaire d'améliorer partout les conditions de vie de nos peuplements forestiers, et ceci dans tous les domaines, tels que ceux de la surface, des essences, des sols, etc. Nous n'avons pas la prétention de donner ici des conseils sur les différentes manières de procéder pour tendre au but recherché. Chaque sylviculteur doit pouvoir, dans sa sphère d'activité et dans la zone forestière qu'il dessert, trouver les procédés de culture et de traitement qu'il doit employer pour enrichir les forêts appauvries par les surexploitations. Il faut que notre génération de sylviculteurs soit caractérisée par un puissant effort de reconstitution de la forêt suisse, effort non seulement momentanée, mais continu. Les propositions mûrement réfléchies et qui seront clairement men-

tionnées dans les plans d'aménagement, élaborés dans le délai le plus rapide après l'arrêt des surexploitations, devront être réalisées avec un esprit de suite, malgré les mutations inévitables dans les inspections forestières d'arrondissement. « Imiter la nature et hâter son œuvre », comme l'a énoncé jadis le précurseur Parade, tel doit être désormais le mot d'ordre du sylviculteur helvétique. Imiter la nature, et non pas la contrarier; hâter son œuvre, et non pas ralentir l'effet des lois biologiques par des traitements erronés ou brutaux.

Il est nécessaire, tout d'abord, d'utiliser à fond toutes les surfaces réservées à la forêt. Trop de terrains inoccupés se trouvent encore dans certains massifs, que les mort-bois envahissent au détriment des recrûs naturels; trop de régions mouillantes qui pourraient être assainies à peu de frais et qui restent ainsi, par négligence, inaccessibles à la forêt. Nous sommes persuadé que la réunion de toutes ces surfaces inutilisées compenserait, dans une notable mesure, celles qui ont dû être défrichées.

Nous devons ensuite veiller, de plus en plus, à la qualité des bois sur pied. Il est inutile de laisser vieillir des plantes destinées à ne donner que des produits de qualité inférieure, des épicéas manifestement atteints de pourriture, des plantes difformes dont on ne pourra jamais espérer obtenir des bois de service. Ce sont tous des arbres qui occupent le terrain inutilement et qui existent au détriment, non seulement de la rentabilité de la forêt, mais aussi et surtout de la production maximale de la matière ligneuse utilisable.

La diminution très grande du nombre des plantes, conséquence d'une intensification de l'éclaircissement des massifs de tous âges, par suite des surexploitations, doit nous donner l'occasion d'introduire des essences nouvelles, des essences d'ombre principalement, mais aussi des essences de lumière, partout où l'insolation parvient en suffisance sur le sol. On tendra ainsi à constituer des futaies mélangées, dont les avantages ne sont plus à discuter, et qui nous procureront, avec l'aide du temps, la quantité avec la qualité. De magnifiques résultats ont déjà été obtenus par des sylviculteurs éclairés; nous n'avons qu'à suivre leur exemple.

La production de plants forestiers de toutes les essences appropriées à nos terrains devra faire l'objet de notre sollicitude. Il sera nécessaire de pouvoir contrôler la provenance de la graine,

plus encore que cela se fait actuellement, afin d'avoir la certitude d'une bonne réussite des plantations et de pouvoir compter sur la valeur des boisements qui en résulteront.

Pour arriver à de tels résultats, nous devons améliorer la formation des ouvriers forestiers et des bûcherons, intensifier l'organisation des cours de bûcheronnage, perfectionner encore, s'il est possible, l'outillage forestier. Trop de dommages ont été causés à la forêt par une main-d'œuvre malhabile et souvent peu consciencieuse; il sera donc nécessaire de bannir des coupes les mauvais bûcherons, de ne conserver que ceux qui ont vraiment l'amour de leur métier et qui mettent tout en œuvre pour parvenir à un résultat impeccable.

Que dire enfin du débardage des produits façonnés? On ne peut développer à l'infini le réseau des chemins forestiers, mais il reste encore beaucoup à faire dans ce domaine. L'occasion d'utiliser de la main-d'œuvre ne manquera certes pas après la guerre. On en profitera pour améliorer les voies existantes et pour en créer de nouvelles, judicieusement étudiées.

Tous les sujets que nous avons succinctement mentionnés ci-dessus forment un ensemble indissoluble. Tous tendent au même but: la revalorisation de notre magnifique domaine forestier suisse, dans le but de servir le pays en lui donnant une matière première de qualité pour son industrie, tout en procurant aux propriétaires de forêts une rentabilité toujours accrue. *Jules Bornand.*

L'incendie de forêt du Riederhorn (canton du Valais)

Peu s'en est fallu que la *réserve d'Aletsch*, cette admirable forêt que la Ligue suisse pour la protection de la Nature avait cru mettre à l'abri de tout danger pour la durée d'un siècle, n'ait été, fin mai 1944, complètement détruite par un incendie.

Voici en résumé ce qui s'est passé.

Le mercredi 24 mai, on apprenait à Ried-Mörel que des fumées s'élevaient des rochers de Stockfluh, dans la vallée de la Massa, à proximité de la forêt d'Aletsch. Accourus sur place, les pompiers de cette commune se rendirent compte qu'ils n'arriveraient pas à maîtriser le fléau. Ils firent appel à l'armée et à l'aide des communes voisines. Dans la période du 27 mai au 6 juin, plus de 600 hommes, militaires et civils, unirent journellement leurs efforts pour circonscrire le sinistre. Malgré cela, la situation fut, pendant quelques jours, des plus critiques.